

# LES YEUX BLEUS

1998

Il me regarde dans la cour.

Je ne lui parlerai jamais – c'est un intello, un terminale S.

Quand il me regarde, il ouvre grand ses yeux. Ils sont bleus, ses yeux, bleus comme pas permis. Et ils font peur un peu. Les yeux bleus de vrai Francaoui. Je ne comprends pas pourquoi il me regarde autant.

Je le dessine encore. Une nuance difficile, l'éclat, impossible à retrouver. L'éclat ce n'est pas juste une couleur, c'est de la lumière pure, hors contexte. Le bleu de ses yeux est pur, hors contexte.

Ça ne pas fait boum et ça n'est pas spécialement joyeux. Pas comme Souad dit que ça doit se passer.

Il s'avance vers moi, je cache tout de suite mon dessin, j'ai honte.

Quand il plonge ses yeux dans les miens, j'ai si peur.

Je pense à Jessica, à ce qu'elle avait dit, «il a tourné sa langue dans un sens et moi dans l'autre», et toutes les angoisses au sujet de comment c'est possible un truc pareil remontent dans ma gorge, parce que tout ça ressemble absolument à une première fois.

Il s'assoit par terre, à côté de moi. À ce moment, je me sens rassurée, parce que je comprends qu'il a peur, lui aussi. Il ne me sourit pas, il a même l'air un peu triste. Alors moi je souris, je veux montrer que ce n'était pas grave tout ça, ou faire comme si – mais dans son regard je vois bien que si,

c'est grave. Plus vite que le serpent, sa main brûlante saisit la mienne, son contact tout entier me saisit tout entière. Je ferme les yeux. Sous mes paupières fermées danse une petite fille joyeuse – qui n'est pas venue me voir depuis longtemps, que j'ai cru morte. Cette petite fille a les joues rondes, elle n'aime pas qu'on lui coiffe ses longs cheveux et elle tourne – tourne – tourne, pour que sa robe fasse un tourbillon autour d'elle. Elle n'a pas besoin de se forcer à sourire, le monde entier est une fête, un feu follet, une insolation de tout le corps.

Il n'y a pas d'embrasement, il n'y a pas de langue à tourner.

Nos mains restent figées, avec ma respiration.

Quand la sonnerie retentit, il n'esquisse aucun geste, et j'obéis à l'instant, qui nous intime de ne pas bouger. Nous restons ainsi, suspendus l'un à l'autre.

Un surveillant nous crie qu'on doit être sourds ou quoi, qu'il faut nous dépêcher d'aller en cours – tout de suite !

Nous nous levons comme des zombies. Dans ce monde, nous sommes des zombies. L'endroit où nous sommes vivants, pleinement jeunes et vivants, est secret. Nous ne décidons rien, nous découvrons simplement ce secret qui vit avant nous, en nous, qui a toujours été là, qui avait simplement besoin que nos regards s'échangent pour éclore. Et il y a un lieu désormais où nous sommes vivants. Je pourrais douter mais j'ai une preuve : le bleu parfaitement bleu de ses yeux est la preuve que je suis vivante.

À la pause de midi, je vais m'asseoir à la même place dans la cour, pour qu'il ne me cherche pas. Il vient et il s'assied par terre, exactement comme il l'a fait deux heures plus tôt. Il me dit *Salut*, et il reprend ma main. Dans sa paume chaude, tout à coup il y a beaucoup d'impudeur, je ne me

suis jamais sentie nue comme ça, ma respiration n'est plus tranquille. Je ne suis plus tranquille. Et je suis gênée et j'ai peur, terriblement. Peur qu'il veuille m'embrasser. Et peur qu'il ne veuille pas m'embrasser.

On reste comme ça, sans se regarder. On ne va pas à la cantine. Le temps s'arrête alors que ma respiration s'accélère. Je ne vois pas les mouvements de la cour du lycée devant mes yeux, je ne sais pas ce que je vois au juste – à peu près rien sans doute. Mais je sens mon ventre se contracter, ma bouche se dessécher. Je ne suis pas heureuse, je suis submergée de vie, je palpète. Il me dit au bout d'un très long moment *Je m'appelle Erwann, je suis en terminale*. Je ne réponds pas. Quand il se lève il ne lâche pas ma main, alors naturellement je me lève aussi, sans réfléchir – réfléchir n'est plus possible, je lui ai abandonné cette fonction.

Je ne suis plus nunuche depuis le voyage en Tunisie, et même après, quand je suis arrivée dans ce lycée, on a essayé de m'embrasser, on m'a embrassée à vrai dire, j'ai accepté ces baisers, par curiosité avant tout, et aussi par peur de paraître encore nunuche. Souad n'aime pas les nunuches. À seize ans, Souad n'était déjà plus nunuche du tout quand elle allait voir le trabendo Samir, ou même à l'école française. Mais Souad et moi, on est différentes. Et Erwann, encore plus. Ni lui ni moi ne savons quoi dire. C'est un peu gênant mais pas tant que ça, pas encore du moins, et peut-être même que ça ne sera jamais gênant entre nous, le silence. Je me dis des mots comme ça : « jamais », « différent », « parfaitement bleu », et « main chaude ». C'est tout.

La sonnerie retentit de nouveau et je ne peux pas croire que je suis restée collée par terre comme ça pendant une heure et demie. Il me regarde et je baisse la tête mais en même temps,

je ne peux pas m'empêcher de sourire. Il prend mon visage à deux mains et m'embrasse sur la bouche. Presque. Il rate un peu son coup et m'embrasse le menton mais c'est l'idée d'un baiser sur la bouche et c'est bien ce que je ressens. Il refait son truc fou : il plonge ses deux billes bleues dans mes yeux. Ça me démange. Ça heurte quelque chose en moi. Je suis bousculée, je ne sais pas si je vais bien. J'ai très envie de faire pipi. Tout doucement, de sa voix que je ne connais pas encore, il me demande comment je m'appelle, et il dit en baissant les yeux *J'aurais pu demander à d'autres personnes, j'aurais pu me renseigner sur toi, mais je préférais pas. Je voulais que tu me le dises toi.*

— Je m'appelle Nana.

— Sérieusement ? Nana ?

— C'est pas très sérieux, mais c'est sérieusement mon prénom.

— À demain, Nana.

Je n'ai plus de nom, plus de prénom. Je n'ai qu'une image nette en tête. Plus tard, je rentre chez moi, je prends mon feutre bleu et je dessine, dessine, dessine.

Quand il me dit son prénom, ça efface tous les autres. Ce n'est pas un prénom bien français, *C'est breton*. Il m'explique : breton, c'est encore autre chose que français. Ça me fait du bien qu'il rie en disant qu'il est autre chose, parce que je suis autre chose moi aussi, mais ça ne me fait jamais rire. Et c'est bête. On peut sans doute rire aussi de ça, non ?

Ses yeux deviennent deux petites pattes de mouche quand il sourit, mais le bleu est si perçant qu'on le voit toujours à travers les paupières, comme deux flèches lumineuses, deux rayons d'étoile qui transperceraient sa peau. Je me sens traquée, tout à coup je ne sais plus parler. Je suis tout autant apeurée qu'apaisée, deux sentiments qui ne s'installent jamais chez moi – moi, je n'ai peur de rien et je ne suis jamais sereine non plus. Je ne pense pas que la vie ait la moindre chance de bien se passer, mais ça ne m'inquiète plus. Erwann a ouvert une porte. Et dans cette petite pièce, j'aimerais rester longtemps. J'ai de la chance, nos baisers durent longtemps. Je pourrais m'y installer. Ils n'ont rien à voir avec les pelles du collège, ni avec cette énorme langue qui a raclé le fond de ma gorge en seconde. Ces baisers ne sont pas des étrangers, il n'y a pas intrusion et ils ne me font pas rire bêtement. Erwann a fait naître aussi un événement sans cesse renouvelé en moi : je suis, tout à coup et toujours, en attente, en attente de plus de lui.

Quand il me dit *Viens avec moi...*, quand il me dit *On sèche les cours, viens avec moi, viens chez moi*, je ne crois pas être capable de dire oui. Mais c'est bien ce qui se passe, je dis *oui*.

On prend le bus, et je suis étonnée que chez lui, ce soit un appartement, je m'imaginai des choses sans doute, je m'imaginai que les yeux bleus vivaient dans de belles maisons, mais ici quand les gens sont un peu riches, ça ne se voit pas autant qu'à Alger, il y a beaucoup plus de nuances de riches et de pauvres. Je lui demande *Tes parents, ils sont riches ?*, il me répond *Je ne crois pas, non, mais on n'est pas pauvres*, je me dis qu'il a de la chance de dire « on ». Parce que mes parents sont finalement plutôt riches, et Souad et moi on vit dans cette boîte grise horrible.

On est là. Tous les deux. Chez lui.

Ses yeux étincellent comme un lac de montagne, un petit matin sec et froid du cœur de l'hiver. J'ai envie qu'il me touche, j'ai peur aussi. Les questions font du ping-pong dans ma tête : si je viens vers lui mais que j'ai trop peur finalement, je fais quoi ? Alors j'attends. Je me fige un peu. Il me prend la main et m'assoit sur son canapé. Il me dit qu'il va faire du café, mais je retiens son bras. Je ne veux pas me retrouver seule dans cet endroit, sur ce canapé.

Il m'emmène dans sa chambre. J'y découvre des traces d'enfance : une fusée de Tintin, une fusée avec des bulles orange dedans, la même exactement que celle de la boutique aux merveilles de mon enfance, une autre maquette de fusée encore, mais réaliste, des posters de cosmonautes, j'ai envie de rire et il me dit *Je veux être astrophysicien*, alors je ris pour de bon. Je ne sais pas pourquoi ça me fait autant rire. Avec sa tête de gamin et ses grandes mains d'homme, je l'imagine dans un scaphandrier, et ça me réconcilie totalement avec la vie. Cette image me poursuit quand il nous dirige vers son lit et je ris encore quand il m'embrasse.

Je n'aurais pas imaginé rire autant en perdant ma virginité.

Quand je rentre chez moi le soir, je m'arrête dans le square en bas de l'immeuble. Je voudrais graver nos initiales sur un tronc d'arbre, je voudrais faire quelque chose d'important et d'un peu interdit aussi. Mais c'est très dur de graver des lettres dans un tronc d'arbre avec des clefs. Alors, je prends la petite clef, la plus pointue, et je me griffe l'intérieur du bras. Très fort, très vite. Ça me fait saigner. J'espère avoir une cicatrice. L'avoir pour toujours.

Il fait froid. Pour une fois le vent chasse du ciel le gris poisseux, qui reste malgré tout accroché aux pierres suantes des immeubles. Le bleu au-dessus de moi, en revanche, est vibrant. Depuis quelques jours, depuis vingt-trois jours exactement, la vie est de nouveau là. Avec ce fracas particulier que je reconnais – qu’il soit ici ou là-bas, le vacarme de la vie est tonitruant. Celui-ci aurait ranimé une morte.

Je suis dans un moment si intense qu’il fait grandir des branches immenses en moi qui rassemblent passé, présent et futur, et je sens se graver dans mon corps la conscience aigüe d’être là et maintenant, comme au milieu d’un océan, si vaste, si ouvert. L’état dans lequel je me trouve, cet après-midi de printemps français qui ressemble à un automne algérien, existera en moi pour toujours : en retard, pressée, un peu de sueur au creux des aisselles, parce que je me dépêche ou parce que j’ai peur qu’il ne soit pas là, ou les deux. En moi, toutes les amoureuses des siècles des siècles. Mille raisons de l’aimer déjà – ça veut dire de craindre qu’il disparaisse, de craindre qu’il ne m’aime pas suffisamment, de craindre que tout s’arrête. La précarité, la jalousie, l’envie, le manque d’appétit creusent mon ventre et font briller mes yeux, je vibre comme une luciole. Je ne me dis pas que je suis amoureuse, mais je le sais. Et je sais qu’il ne faut pas que je réfléchisse au-delà de ce moment précis. L’ignorance dans laquelle je suis, le vide interstellaire de mon existence m’offrent cette possibilité d’innocence. C’est le cadeau que ma bête vie insensée me fait.

Il fait froid. Je suis sur le quai du RER, je l’attends. Deux trains sont déjà passés et il n’arrive pas. Ma foi tient toute entière dans mes petits poings serrés. Toute ma personne est corrompue par l’envie que j’ai qu’il me tienne dans ses bras, toute ma personne est tendue vers ce but, sans quoi je n’existe plus, sans quoi je tombe sur les rails. Je sens la fièvre, je sens la douleur. Une crispation en forme de sourire arque mes lèvres sans que je me sente sourire moi-même. Le corps, au-delà de toute volonté, exprime l’envie sans équivoque.

Quand il sort du troisième train, enfin, il a l’air malade. Lui aussi. Ses yeux brillent comme le ciel. Ils me terrorisent d’ailleurs comme le ciel me terrorisait quand j’étais enfant et qu’on me faisait peur avec Dieu – je ne comprenais rien et j’avais peur de disparaître, d’être engloutie par le ciel et de ne pas y survivre. Comme aujourd’hui, exactement.

On quitte la gare en se serrant les doigts très fort. C’est interdit de s’aimer comme ça, de se tenir la main comme ça, alors je serre fort pour que personne ne puisse nous décoller. On s’installe dans le petit square, on se regarde, on hésite, prendre un café, oui, non, en terrasse peut-être, mais si on nous voit ? Les yeux agrandis, les joues rouges, les dents serrées, deux corps et un seul souffle, un embrasement dans le plexus solaire, quatre mains qui tremblent sur un seul rythme. « C’est interdit » en boucle dans ma tête.

Confusément, je me répète que nous n’avons pas le droit.

*Alors, prends le gauche,* avait dit Souad une fois quand j’étais enfant et que j’avais prononcé ces mots anxieux : *On n’a pas le droit.*

Les jours, les semaines, que le temps avance autant qu'il veut, ma vie c'est toi, et ça, rien ne peut le changer, le corriger, le modifier. Je sens que l'air vire à la pluie, que le soleil revient, que les corps s'allongent dans l'été qui point, mais je ne vois que tes mains, que tes yeux, que tes dents qui m'aspirent tout entière. Cachons-nous, n'y allons pas, restons ensemble. C'est fiévreux, fébrile, et palpitant et vivant et aussi: c'est calme, et sûr, et doux.

J'ai côtoyé la vallée des ombres. Plus fort que la vallée des ombres, un soleil liquide a pénétré mon monde, et l'a submergé, débordé de toutes parts, ce soleil c'est toi, mon amour.

Plus de mauvais rêve, plus de choix entre plusieurs «moi» irréconciliables, désormais ce sont les autres qui sont différents. Je ne vois que tes mains, que tes yeux, que tes dents qui m'aspirent toute entière.

Tu sais, Erwann, ma sœur est folle. J'ai peur parfois, j'ai peur que ce soit contagieux.

Moi aussi, j'ai mes pensées magiques. Mes petites obsessions. Je pense à la vie en 2222, quelle tête aura le monde en 2222, les gens, les voitures, les maisons, les rues, les bus ou les avions... Et puis il y a ce moment fugace où je prends conscience, d'un coup d'un seul, que moi je n'y serai pas en 2222. C'est une évidence, et pourtant je pourrais en pleurer. Je ne pleure pas quand ma poupée finit déchiquetée parce que le petit cousin Ryad s'amuse avec la déchiqueteuse de papa, je ne pleure pas quand je vois yemma crier à s'arracher les cheveux parce qu'elle doit abandonner ses enfants, je ne pleure pas quand on me dit tu n'es pas chez toi ici, je ne pleure pas quand je vois qu'on abat des chevaux, je ne pleure pas quand on me dit désolée tu ne vas plus vivre ici, plus jamais voir ta chambre, tes copines. Je ne pleure pas. Je ne pleure pas quand je vois que le gris de mon appartement ne part pas à la Javel, que je mens tellement souvent pour Souad que je ne sais plus ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. Je ne pleure pas quand je me rends compte que je ne connais pas mon petit frère, que je ne connais plus mes parents ou qu'on s'est moqué de moi à la cantine. Je ne pleure pas. Je pleure – quand je comprends que je ne serai pas là pour voir le monde en 2222. Tout ce que je ne vivrai pas me fait comprendre tout ce que je n'ai pas vécu et qui ne reviendra pas, et qui ne sera jamais réparé. Alors, je pleure. Là, je suppose que

oui, je suis la fille de ma mère, la sœur de Souad et rien qu'une pauvre fille au prénom bizarre qui n'a presque pas de passé.

